

LES CAHIERS

UNIVERSITÉ
POPULAIRE

2 €

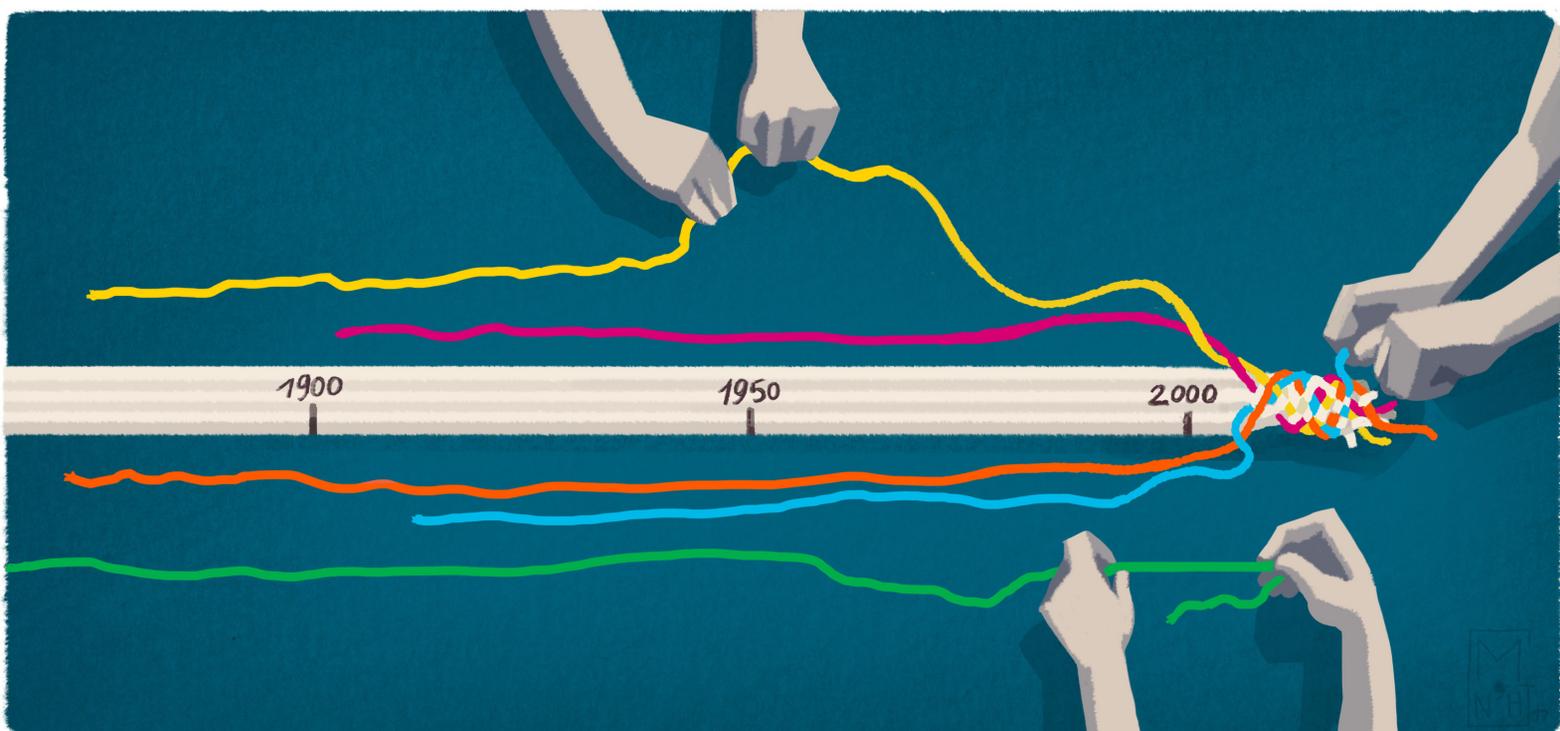
N°3

CYCLE POUR [SE] COMPRENDRE

▶ **QUE RESTE-T-IL DU
PASSE COLONIAL ?**

*Nous devons avoir le courage
d'écouter les expériences subjectives,
les antagonismes et les douleurs. Ne
pas le faire serait une atteinte à la
confiance des habitants des quartiers
à qui l'université populaire s'adresse.*

*Notre conviction est qu'il faut regarder
ce passé colonial pour comprendre
le présent et penser un avenir
postcolonial.*



VERS UN FUTUR POST-COLONIAL.



De toute évidence «mémoire» et «histoire» ont une aventure commune complexe. De toute évidence la mémoire se fonde sur des évènements que nous avons vécus, les uns et les autres. Ce sont aussi des récits que nous avons entendus çà et là dans notre enfance. Un oncle, une tante, un grand père, une grand mère ont parfois parlé ou simplement laissé sortir leurs propres humeurs. Et cela nous a forgé notre opinion, notre vision de l'Histoire... Tout comme les silences impossible à briser parce que les souvenirs sont trop lourds et d'autres silence plus manipulateurs de l'Histoire, pour cacher l'inavouable.

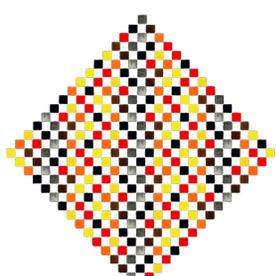
De toute évidence la mémoire ne fait pas l'Histoire. Chacun vit le même évènement de manière différente. Mais c'est la mémoire qui construit l'histoire de chacun, et notre relation aux autres... C'est en quelque sorte la Culture de chacun qui se construit et se met en relation avec celle des autres. Simplement ce que contient le trait d'union de l'expression : Vivre-ensemble.

Nous voulions commencer ce cycle «Que reste-t-il du passé colonial» par l'écoute des récits de différentes personnes de tout âge et de tout origine. Pour comprendre ou au moins entendre ce que ces témoins ont vécus et les traces qu'ils en ont gardé. Ce fut un beau moment, fort et avec une grande qualité d'écoute. Le tout subtilement animé par Ali Djilali,

Nous publions dans ce cahier N° 3 des extraits de ces témoignages et récits lors de la rencontre du 13 octobre 2017 «Entre récit et Tabous». Le reste des témoignages sera publié dans le numéro 4.

Nous avons confié le soin de reprendre ces interventions au «Crieur de la Villeneuve» et à une des ses journalistes Marie Amélie Marchal et les illustrations à Gwenaël Manac'h jeune illustrateur.

Proposé par les associations Alter Egaux, Modus Operandi, la Régie de Quartier Villeneuve - Village Olympique, Villeneuve Debout et le laboratoire des sciences sociales PACTE (Université de Grenoble)



MOHAMED - SÉNÉGAL

Je suis né en Mauritanie un peu avant l'indépendance. J'ai alors vécu la transition entre la colonisation et les indépendances. Mon père était receveur de poste (chef d'un bureau de poste, ndlr). Après le commandant, c'était lui qui était l'autorité administrative la plus importante. À ce titre, mes habits venaient par avion de Manufrance de Saint-Étienne. On m'appelait « le commandant », parce que j'étais habillé à la française.

• Des histoires qui coïncident

Quand on regarde ce qu'il reste de la colonisation.... Je donnerais quelques exemples. Quand j'avais 15 ans, on était dans la rue avec des amis après avoir joué au football. On a commencé à parler de la France, à dire que la France nous avait colonisé : « La France nous a tout pris, nos pères, nos grands-pères... » et, à ce moment-là, il y avait un petit Français qui passait. Il était parti acheter du pain et on l'a attaqué. C'était peut-être de la délinquance mais c'était aussi une question de vengeance. C'était quelque chose de spontané, mais pas méchant. On lui a pris son pain, on l'a mangé, c'est tout. Plus tard, ce petit garçon est de-

venu mon ami. Maintenant on se voit souvent ici en France.

En première, au lycée, il y avait ce professeur de français d'origine tunisienne. Il nous faisait cours sur la Seconde Guerre mondiale et le titre c'était « *l'écrasement de la France* ». Il y avait une fille, une élève dont le père était à l'ambassade de France, qui a dit : « Pourquoi on ne met pas la défaite de la France ? ». Le diplomate en question en a été informé et après ça le professeur a été interdit d'enseigner l'histoire en première.

On lui a pris son pain, on l'a mangé, c'est tout .

• Une statue qui tombe

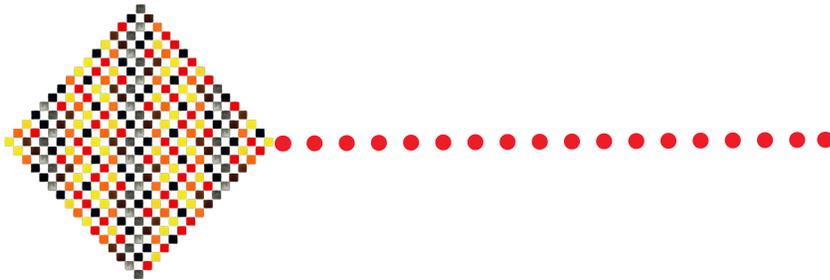
Mon arrière-grand-père était un marabout qui a islamisé pratiquement toute l'Afrique de l'Ouest: le Sénégal, le Mali, la Guinée, le Cameroun, etc. Il s'appelait El Hadj Oumar Tall. Il s'est opposé à la pénétration française par un gouverneur qui s'appelait Faidherbe. Deux de ses fils, pour ne pas vivre la colonisation française, se sont exilés en Arabie Saoudite et l'un d'eux est devenu mufti à la grande mosquée de Médine. Ce Faidherbe a été le gouverneur général de l'Afrique de l'Ouest. C'est lui aussi qui a colonisé, pacifié, le Sénégal. Il y a un pont qui s'appelle le pont Faidherbe et il y a sa statue également. Elle a été érigée au début du XX^e siècle, mais elle est tombée il y a quelques mois. Les Sénégalais ont demandé à ce qu'on ne la remette pas en place. Elle n'a plus raison d'être. Ce qu'il reste du passé colonial c'est tous ces noms de rues au Sénégal, par exemple il y a la rue Jules Ferry, Felix Faure, Jean Jaurès, Faidherbe, de Gaulle, Pompidou, Gambetta...

• Quand on n'avait plus peur des blancs

Quand il y a eu la colonisation, beaucoup de noirs avaient peur des blancs parce qu'ils se disaient qu'ils avaient des fusils, que c'étaient des dieux etc. Mais pendant les deux guerres mondiales et particulièrement la deuxième, ils ont vu des soldats français et africains mourir. Ensuite ils se sont dit que les blancs n'étaient pas aussi puissants, puisqu'ils les ont vu dans la boue, dans les tranchées, etc. En 1944, lorsque les soldats sont revenus à Dakar, après qu'un contingent se soit fait prendre par les Allemands puis relâchés, ils ont demandé à être considérés comme des prisonniers de guerre, donc d'être indemnisés. L'armée française a refusé, on a parlé de mutinerie alors que ce n'était pas le cas. Ils ont identifié ces personnes-là et une nuit, les soldats français sont rentrés et ils les ont massacrés. On parle de 44 morts officiellement, mais il y en a eu plus de 300.

Les tirailleurs sénégalais ont combat-

tu en 1958 contre les Algériens du FNL et ça aussi c'est resté dans les mémoires, dans l'inconscient. Donc ils disaient « les noirs aussi nous ont tué, ils ont contribué à notre oppression ». En Indochine c'était la même chose...



MOHAMED BOUKHATEB - ALGÉRIE

Il existe en Algérie, ce qu'on appelle les douars, des lieux très éloignés des villes. C'est là que je suis né. Aujourd'hui on dirait que c'est inhabitable, qu'on ne peut pas loger là-dedans. Mais l'occupation en Algérie pendant 130 ans a fait qu'on vivait dans ces conditions. J'ai appris il n'y a pas longtemps qu'à l'époque les villages algériens portaient le nom des généraux français mais le premier village depuis chez nous était à peu près à 20 kilomètres.

• Le seigneur du douar

Dans le douar, il y avait un monsieur qui était algérien et qui avait 200 hectares de terre. Tout le monde travaillait pour lui : le père de famille, sa femme et ses enfants. En général, lorsqu'on partageait ce qu'on avait récolté, le patron prenait quatre parts et la cinquième était partagée entre [mot en arabe qui veut dire] « ceux qui travaillent chez les autres ». Par rapport à la période où j'ai vécu en

Je prends plaisir à dire que tout ce que je sais, je l'ai appris en France.

Algérie, on peut dire qu'à part garder les moutons, les 200 brebis, la quarantaine de vaches et de taureaux, on travaillait tous pour lui. Ça veut dire que mon père par exemple, il labourait avec des bœufs et il semait le blé.

J'étais au village, et je ne savais pas ce que c'était un Français alors que nous, on était considérés comme des Français indigènes. Et un jour, je suis allé au village avec mon père et on est tombé sur un Français. Au fond je me suis dit qu'il n'était pas si différent que moi sauf que lui, il avait des belles chaussures, il était habillé bien comme il faut... Imaginez les gens qui habitent à l'extérieur, dans la misère totale, on n'avait pas toutes ces choses-là ! On n'avait même pas de quoi survivre.

Quand on nous a dit que les révolutionnaires allaient débarquer chez nous à l'époque, je ne savais pas ce que c'était des révolutionnaires.

• Une nouvelle vie

Je suis arrivé en 1963 en France. Je n'avais pas d'argent pour me payer le voyage, et mon père m'a dit d'aller voir mon oncle pour qu'il me paie la traversée. Il savait bien qu'on était pauvres et qu'on ne pouvait pas se le permettre. Normalement, c'était mon grand frère qui devait partir à ma place, mais il était malade et il est mort de la tuberculose. Mon père m'a dit : « *Tu y vas à sa place* ». Ce passage-là est très important, je suis venu en France avec ça en tête : j'étais chargé d'une famille pauvre en Algérie, je devais jouer mon rôle. Je suis allé chez mon tonton, j'ai mangé chez lui et il m'a payé le voyage. Il m'a emmené au bateau, parce que moi je n'avais jamais vu de bateau de ma vie. Quand il m'a fait monter dans le bateau... La chose qui m'avait vraiment frappé -à l'époque je n'avais pas conscience de la politique, de la justice- c'est que les Français passaient par un endroit, et que les indigènes passaient par un autre endroit. Donc on montait à côté, dans le même bateau, mais pas dans les mêmes conditions.

• L'apprentissage de la langue

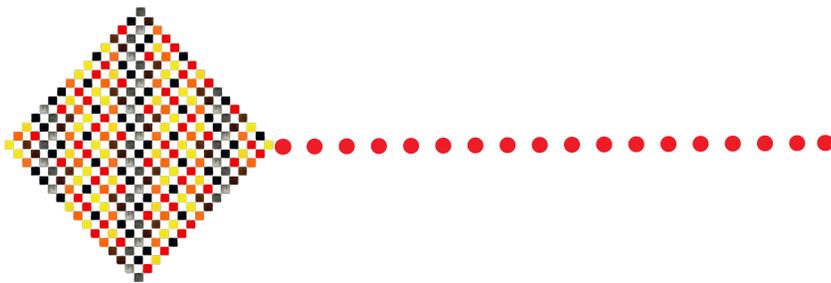
Quand on est arrivés ici, il y avait une association qui militait pour l'indépendance de l'Algérie, montée par Ginsburger qui était porteur de valises et adjoint au maire Dubedout. Il ramassait l'argent, parce que les Algériens ne pouvaient pas le porter. Ginsburger partait avec des valises pleines pour les donner à la révolution algérienne, au FLN à Paris.

Quand je suis arrivé ici, on m'a dit qu'il y avait une association qui s'appelait Association dauphinoise de coopération franco-algérienne et qui organisait des cours d'alphabétisation pour les nouveaux arrivants. On m'a dit que les cours d'alphabétisation se faisaient dans les églises, parce que les propriétaires des églises étaient plus sensibles à cette problématique.

Au bout d'un certain temps, j'avais plusieurs moniteurs et parmi les moniteurs et les monitrices, il y en avait une qui s'appelait Françoise. Aujourd'hui elle est mon épouse et moi je suis son mari. Le fait d'épouser une Française ne m'a jamais traversé l'esprit, et pourtant... quel bonheur !

• La rue Très-Cloîtres, une « petite Algérie »

La rue Très-Cloîtres (à Grenoble, ndlr) était un morceau de l'Algérie, c'était un lieu de rencontres pour les maghrébins. On allait d'abord là-bas quand on arrivait d'Algérie pour demander de l'argent, ou même des fois en donner. C'est là où on échangeait des nouvelles de nos familles. La semaine il y avait 400 maghrébins qui circulent dans la rue Très-Cloîtres, et le week-end, il y en avait 4 000.



CLAUDE - CAMEROUN

Il y a plusieurs colonisations, parce que la colonisation du Maghreb n'est pas celle de l'Afrique Subsaharienne et n'est pas celle de l'Afrique du Sud. Chaque pays a son histoire. Et moi je vais vous parler de l'histoire du Cameroun. J'y suis né en 1956 et j'y ai fait mes études secondaires. C'est en 1978 que je suis venu en France pour faire des études supérieures.

• On a connu la colonisation sur plusieurs générations

Quand je suis parti du Cameroun, ce n'était plus une colonie mais dans ma famille on a connu la colonisation sur plusieurs générations. Mon grand-père a connu la colonisation allemande, il était déjà adulte à cette époque-là. Et d'ailleurs, quand on faisait des bêtises, je me souviens qu'il nous insultait toujours « *schwein* ». Il a fallu que j'arrive en classe de 4ème, en cours d'allemand pour apprendre que ça voulait dire cochon. Puis les Allemands ont été chassés en 1918, après la Première Guerre mondiale. Le Cameroun devient alors un protectorat de la Société des nations.

Mon père, lui, a connu la colonisation après la Première Guerre mondiale en tant qu'instituteur. Et moi, j'ai encore des souvenirs de l'époque de la colonisation, des détails, mais des détails macabres et je ne vais pas m'attarder là-dessus.

• Que reste-t-il de la colonisation ?

Je vais parler de ce que j'ai vécu de la colonisation. Quand j'étais à l'école primaire, tous les jeudis, toutes les deux semaines, il y avait une séance qu'on appelait « *séance anti paludéenne* ». On nous demandait de ramener un petit goûter parce qu'on nous faisait boire de la Ni-vaquine, pour lutter contre le paludisme.

C'était un traitement préventif, prophylactique. J'ai eu le paludisme deux ou trois fois, bien après cette période-là, donc c'est pour dire à quel point le colon avait conscience de la santé des enfants qui allaient à l'école. Aujourd'hui quand on va dans un dispensaire au Cameroun, il vaut

Je me souviens des détails macabres mais je ne vais pas m'attarder là-dessus

mieux passer à la pharmacie acheter ses compresses et son petit pot de Bétadine, parce que sinon on ne s'en sort pas.

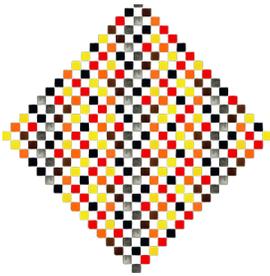
• **Son rapport avec le Cameroun**

Quand j'arrive au Cameroun aujourd'hui, je vois encore la statue du docteur Jamot qui trône devant le ministère de la Santé. Il n'a pas été déboulonné, ça veut dire que les Camerounais n'ont pas gardé de rancune. Par exemple, j'ai fait mes études dans un lycée qui s'appelait lycée du général Leclerc, ça s'appelle toujours comme ça d'ailleurs. Pour revenir au docteur Jamot, c'est celui qui a éradiqué la maladie du sommeil au Cameroun, une maladie qui est

provoquée par la piqûre de la mouche tsé-tsé.

• **Je serais devenu colon ?**

J'ai acheté un petit bout de terre, un petit bout de plantation au Cameroun. Non pas pour des vellétés coloniales, parce que quand on m'en a parlé, on m'a dit « à ton tour tu deviens colon ». Mais mes motivations c'est que les Camerounais sont en train de vendre des terres agricoles très fertiles aux Chinois qui cultivent du riz pour l'exporter en Chine. Et moi je suis arrivé et j'ai dit non. Ils prendront tout sauf ma parcelle que je vais acheter. Je veux préserver l'intégrité territoriale de mon pays.



KENJAH - MARTINIQUE

• **17 races entre le blanc et le noir**

Je viens de Martinique, et les choses commencent chez nous comme partout ailleurs avec la naissance. Dans la culture populaire de Martinique, la culture créole, un des tabous les plus forts, les plus tenaces, c'est le moment où l'enfant paraît. Il y a un regard de toute la communauté qui se porte vers l'enfant : de quelle couleur sera-t-il ? S'il a la chance d'avoir une peau un peu claire, on dira il a la « *peau sauvée* ».

D'une manière générale, vous connaissez tous le préjugé de race qui oppose en gros les deux catégories : noir et blanc. Chez nous ce n'est pas du tout ça. Il s'agit de quelque chose que l'on a identifié comme le préjugé de couleur, c'est à dire qu'entre le plus blanc et le plus noir, un grand commentateur (un journaliste, ndr) du XIX^{ème} siècle des Antilles a trouvé 17 races, 17 races donc entre le blanc et le noir.

Si un bébé a la chance d'avoir une peau un peu claire, on dira il a la « peau sauvée ».

Moi je suis bien tombé, j'ai eu la peau sauvée, et donc je suis un chabin, l'élite des métisses. On les appelle chez nous les mulâtres. Mulâtre ça vient de mulet. Vous aurez compris que dans cet héritage de la colonisation qui ne passe pas, l'animalisation et le zoo humain seront permanents.

• **Fracture intergénérationnelle**

La naissance toujours : mon père m'a montré les bananiers sous lesquels tous ses frères et soeurs - ils sont huit - ont eu leur placenta enterrés en-dessous. Le bananier est un arbre immortel, lorsque qu'il porte son régime de bananes, on le coupe et il y a déjà des rejetons. On choisit le rejeton le plus fort et l'arbre continue. Notre génération, on est 34

cousins et cousines issus de cette fratrie, aucun de nous n'a eu son placenta sous un bananier. Un jour mon père m'a dit : « *Oui mais vous, vous êtes nés à la maternité, nous on est tous nés à la maison.* » Cette fracture intergénérationnelle vient aussi de l'assimilation, un point fondamental.

QUELQUES DÉFINITIONS

Créole créolisation : Un créole est au départ un parler régional. Il est originaire d'une transformation du français, de l'anglais, de l'espagnol, de langues africaines de l'époque coloniale. Le créole est devenu la langue maternelle des descendants des esclaves et par extension des populations de la région concernée. Il existe plusieurs genres de créoles.

Matrifocalité : qualifie un type d'organisation familiale centré autour de la mère

• **La matrifocalité créole**

Pour parler des familles, moi j'ai cinq enfants de quatre mères différentes. Donc ça c'est le récit : les Antillais font des enfants et ils se cassent. Le tabou en fait c'est que les femmes antillaises ne sont pas que des victimes : à côté du patriarcat colonial, il y a le matriarcat des femmes créoles. Plus de 30% des foyers martiniquais sont des foyers qu'on dit matri-focaux où on voit des dynasties de femmes sur trois ou quatre générations. Ça ne concerne pas que la Martinique, ça concerne toute la Caraïbe, tout l'espace qui a été concerné par la traite négrière : l'espace colonial où les noirs ont été traités comme esclaves, on dira du sud des

États-Unis jusqu'au Brésil.

Cette réalité de la matrifocalité, est aussi ancrée dans un article du Code noir qui dit que l'enfant suivra la mère. Et ça s'appuie sur un principe du droit latin, parce que l'esclavage était déjà appliqué à l'époque antique, qui dit que « *le fruit suit le ventre* ».

• **Chlordécone, un héritage colonial**

Et ce passé qui ne passe pas... Ma mère est morte d'un cancer, d'une leucémie. En Martinique, en Guadeloupe, il y a beaucoup de gens qui disparaissent des cancers à 40 ans.

Ça s'explique en partie par une molécule qui s'appelle le chlordécone, qui était une molécule utilisée dans les bananeraies. Cette molécule a été interdite aux États-Unis, puis en France et les colons martiniquais, les fils de ceux qui ont colonisé et qui sont encore propriétaires terriens, qui ont encore le pouvoir, ont obtenu, alors que nous sommes supposés être des départements français, que seul sur le sol de la Martinique et de la Guadeloupe, cette molécule puisse

Sommes-nous Français à part entière, ou entièrement à part ?

être utilisée. Elle a été utilisée massivement depuis 20 ans. On estime que cette molécule est présente dans le sol depuis 700 ans. Ça a pollué les sols, les rivières...

• **Notre place dans un monde qui se créolise**

Aujourd'hui je vis ici et la question qu'on se pose, nous Antillais c'est : « *sommes-nous Français à part entière, ou entièrement à part ?* ». La loi qui fait de nous des citoyens est appelée loi d'assimilation. Mais il est hors de question que nous nous assimilions. Être assimilé c'est être digéré et disparaître en tant que tel.

Et pour terminer, moi je suis né à Paris, de parents martiniquais, j'ai grandi aux Antilles, je me suis marié ici à Grenoble en 1980 avec Halima qui était née à Kleber dans la région d'Oran et nous avons une fille, qui elle est née en Martinique, qui vit aujourd'hui à Londres et qui est mariée à un Allemand. Édouard Glissant dit que le monde se créolise, que derrière la mondialisation il y a ce qu'on appellerait une mondialité, une conscience d'appartenir à un même espace. J'aimerais dans les temps à venir qu'on en discute car les propositions d'Édouard Glissant sont importantes... Mais juste pour dire : si le monde se créolise, ce n'est pas du folklore, faites gaffe.



PIERRE - TUNISIE

Je suis né il y a 77 ans à Sousse, en Tunisie, d'une famille pas française. Avant sa colonisation par la France en 1881 une partie de la population était déjà d'origine italienne, maltaise, sicilienne, et dans mon cas, mon arrière-grand-mère était irlandaise. Faut pas chercher, c'était la Méditerranée. L'italien était beaucoup plus parlé que le Français par ceux qu'on appelait les « Européens » à l'époque.

• **Grèves à Sfax**

Mon père était ouvrier à Sfax, dans la grosse entreprise de la ville. J'ai vécu mon enfance avec les grèves puisque j'avais sept ans quand j'ai assisté à ma première manifestation à Sfax. Cinq ou six Tunisiens ont revendiqué les mêmes droits que les Français. Au niveau du droit du travail, les Européens avaient obtenu le Smig (salaire minimum interprofessionnel garanti, l'ancêtre du Smic, ndlr) mais pas les Tunisiens. Cette grève a été écrasée

dans le sang. Officiellement il y a eu une trentaine de morts, mais en fait... J'avais sept ans, j'étais à mon balcon et j'ai vu ça, des chars qui passaient, les tirs de fusil, les gens par terre, le sang... Ça c'est des souvenirs qui marquent.

• **Recruté de force dans l'armée française**

En 1956, la Tunisie a obtenu l'indépendance et j'ai choisi la nationalité tunisienne avec quelques copains du Parti communiste tunisien. En 1958, j'ai échoué à mon bac et je me suis trouvé mobilisé dans l'enclave française de Bizerte. Il faut savoir qu'à l'indépendance, Bizerte a eu un statut particulier. C'était une base anti-atomique extrêmement importante pour la stratégie de l'armée française. On est allés faire notre service militaire là-bas. C'était en décembre 1958, après le 13 mai 1858 (putsch d'Alger, ndlr) et tous les soirs, on nous basinaient avec des films de propagande.

Il fallait se lever à la fin et gueuler « Algérie française ! Algérie française ! » Et finir avec le chant des Africains. On était trois à s'y opposer. J'avais 18 ans, j'étais un peu jeune et pas très conscient de ce que je faisais et on s'est retrouvés immédiatement séparés et en opération.

• **L'horreur de la guerre**

C'est là que j'ai découvert l'horreur de la guerre. Comme j'étais soi-disant progressiste c'était moi qui portait le fusil mitrailleur, le plus lourd. On nous traitait de tous les noms, on m'envoyait des coups de pieds dans le cul. Dans les douars, c'était terrible. À l'époque c'est ce qu'on appelait le ratissage. Il fallait séparer les hommes des femmes. Souvent les hommes étaient fusillés, quand aux femmes, elles passaient à la casserole. Quand je refusais, car je ne pouvais pas supporter ça, on me traitait de PD, de tous les noms...

Je n'ai pas supporté et à un moment

donné, grâce à un jeune algérien, j'ai réussi à désertier et à retraverser la frontière algéro-tunisienne. À l'époque il y avait la ligne Morice électrifiée, alors pour la passer c'était simple : on faisait passer des moutons quelque part qui faisaient sauter les plombs et on passait trois kilomètres plus loin.

C'était terrible parce que les soldats du FLN que j'ai connu étaient pieds nus. On ne mangeait que de la Vache qui rit et des galettes très dures qu'il fallait tremper dans l'eau. Il fallait se planquer toute la nuit, tous les jours. J'avoue que j'y avais pensé, de faire la guérilla comme Che Guevara, mais j'avais pas le physique ! Ils m'ont fait passer la frontière et après je suis rentré à Bizerte. Là j'ai été emprisonné.

Mon oncle qui était surveillant général d'un lycée et à droite, plutôt à l'extrême-droite, a réussi à me faire venir auprès des officiers pour m'aider.

• **Case prison et porteur de valises**

Ensuite, il y a eu les affaires de Bizerte en 1961: Bourguiba avait réclamé cet enclave et de Gaulle a dit non. Il y a eu 10 ou 15 000 manifestants aux portes de la base militaire française et de Gaulle a donné l'ordre de tirer. Il y a eu au moins 1 000 tués et brûlés avec les lance-flammes. Ça été terrible. Nous les Européens d'Afrique du Nord, on a été surveillés, contrôlés, on m'a mis en prison avec des mecs d'extrême droite, facile. Donc je ne pouvais pas manger, je ne pouvais pas bouger dans

ma cellule, j'étais battu. Heureusement que j'avais des contacts avec les copains du FLN qui sont venus voir les autorités tunisiennes : « *Comment, vous l'avez mis en prison lui, il passe des valises, ils vous amène des documents...* » Parce qu'avec Ginsburger, avec Clément, on faisait le circuit Genève-Milan-Tunis pour faire passer des documents et de l'argent. Après leur intervention, j'ai été libéré et je me suis retrouvé dans l'avion avec un dinar non convertible, à Marseille... Je suis arrivé en stop à Grenoble où j'avais quelques contacts et où j'ai refait ma vie.

Ce sont des événements que j'avais oublié, j'avais complètement enterré ça.

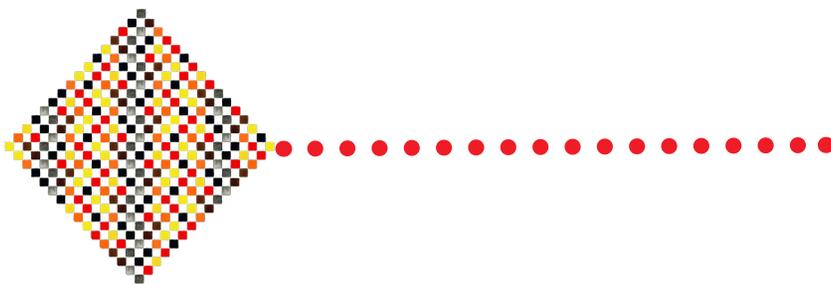
QUELQUES DÉFINITIONS

La ligne Morice était une ligne de défense armée constituée pendant la guerre d'Algérie, à partir de juillet 1957. Son nom provient d'André Morice, ministre français de la Défense de cette époque.

La ligne Morice courait le long de la frontière entre l'Algérie et la Tunisie (sur 460 km), afin de couper les combattants de l'Armée de libération nationale de leurs bases à l'étranger. Elle a été la première ligne de défense française durant la bataille des Frontières.

• **Se rappeler**

Ce sont des événements que j'avais oublié, j'avais complètement enterré ça. Et à un moment, mes petits-enfants me disaient : « *Pierrot qu'est-ce que tu as fait pendant la guerre d'Algérie ?* » Ah. Ça tombait bien puisqu'il y avait un colloque qui était organisé à Chambéry par un professeur de fac, un Américain anarchiste. Il voulait faire un colloque sur l'insoumission et les déserteurs. J'ai dû faire un exposé et c'est en travaillant dessus que tout m'est revenu.



TASSADIT - ALGÉRIE

• **Mémoire et oubliée.**

J'ai 4 oncles qui ont fait la guerre du côté du FLN mais jamais ils nous ont dit « *on déteste la France* ». C'était la guerre, principalement pour les terres et aujourd'hui ils ont récupéré les terres. Il y a eu des morts des deux côtés, maintenant c'est fini. Ça fait presque 40 ans et on répète toujours la même histoire et on reste toujours avec le même poids. C'est comme si on tournait en rond.

En Algérie, ils ont dit que la France allait revenir. Mais dans les années 1990 ce sont les terroristes qui sont reve-

Maintenant nous avons envie de vivre.

nus. C'est une trahison qu'on n'attendait pas. On ne savait pas où était notre ennemi. Pendant la guerre entre la France et l'Algérie on savait contre qui on était en train de se battre. Mais entre nous (les Algériens, ndlr) on ne savait pas. C'était terrible, c'est ça que les enfants ont vécu après l'indépendance et c'est ça qui a fait oublier la souffrance d'avant. C'est comme si on était en train d'effacer la mémoire, l'histoire de la guerre de France. On en a marre de la guerre, du terrorisme, des bombes. On n'est jamais en paix, il y a toujours les terroristes. Maintenant nous avons envie de vivre.

• La guerre en Algérie

Ce n'est pas tous les Français qui ont soutenu la guerre en Algérie. Il ne faut pas tout mélanger. Il y avait des combattants Français avec les Algériens. Ils nous montrent à la télé des vrais Français qui se sont battus pour l'Algérie.

• Saint Paul, un lien entre l'Algérie et la France

Lorsque nous étions encore en Algérie, ma mère allait chez les sœurs à la paroisse Saint Paul pour donner des vaccins à mon frère et elle y croisait le père Fréchet. Moi j'allais chez les sœurs pour apprendre à faire la couture et de la broderie. Quand ma famille était sur la rue à Grenoble, ma mère s'est tournée vers le père Fréchet qui s'est bien souvenu d'elle. L'association Saint Paul a hébergé ma famille à Grenoble en 2002 et moi je suis arrivée en 2003. Maintenant je suis bénévole à l'association, j'y donne des cours de couture.

• Que reste-t-il du passé colonial ici en France ?

Il reste que les Français se souviennent bien des gens qui les ont chassés de l'Algérie. Il est resté beaucoup de haine qu'ils ont transmise à leurs enfants. C'est ce que j'ai vécu avec une dame chez qui j'ai travaillé pendant trois ou quatre mois. Elle m'a dit : « *Je sais ce qu'ils (les Algériens, ndlr) ont fait à mes enfants. Je vous déteste tous. Pourquoi vous êtes venu ici ? La France ne peut pas accueillir tout le monde.* » Je l'ai regardé. C'était une personne âgée, je ne pouvais pas la juger ou quoi que ce soit. Elle n'a rien vu, ce sont ses enfants qui ont vécu ça en Algérie. Elle ne sait pas la vérité. Ça m'a choquée ! Je me suis dit « *Comment une femme civilisée peut penser comme ça ?* ». Quand la dame me disait : « *Vous allez nous coloniser comme ça si vous venez tous là* », je lui disais : « *Mais Madame je ne suis pas venu pour coloniser les terres, je suis venu pour coloniser les cœurs* ».

C'est grâce à ma grand-mère. Elle a eu cinq enfants qui ont rejoint le FLN, ils ont fait la guerre mais elle ne pense pas comme cette dame. Elle pleure ses enfants. C'est vrai, ça lui fait mal, mais elle nous a jamais permis de détester les gens ou de les insulter sans raison. Pour ma grand-mère, si on reste dans le bien, on grandira bien et on aura une bonne mentalité, pleine de joie, pleine d'amour. Mais elle nous disait aussi : « *Si vous allez toujours dans le chagrin et le passé, vous n'allez pas vivre.* ». Ce n'est pas notre génération, chacun vit sa vie. Maintenant c'est à nous de vivre notre vie. Eux ils ont vécu ça mais on ne va pas répéter la même histoire. On ne vit pas pour faire la guerre. On vit pour vivre la paix.

• La France d'aujourd'hui

Moi j'accepte les autres comme ils sont. Je vous accepte, vous n'êtes pas musulmans comme moi, vous n'avez pas la même culture, pas les mêmes traditions, on ne parle pas la même langue mais je vous accepte comme un être humain car je suis un être humain. Je vous accepte chez moi comme vous allez m'accepter chez vous. C'est normal. Comment on fait ces barrières là ? Chaque culture différente a du charme, de la richesse. En Algérie, les différences, ça nous rend fier. Pourquoi pas en France ? La France est un pays que les étrangers ont fait. Ce qu'elle n'accepte pas la France, c'est son passé. Parce qu'ils savent que c'est une erreur. Pourquoi ils ont colonisé l'Algérie, pour quelle raison ? Et ça, ils ne racontent jamais. Mais nous on sait pourquoi. Mais puisqu'on ne veut pas les blesser (les Français, ndlr) on ne leur raconte pas. Ce sont les Français qui ne racontent pas la vérité à leurs enfants. Elle était comment la France avant ? Il faut dire la vérité. Si tout le monde savait la vérité, il n'y aurait pas cette haine. Ce ne sont pas les Algériens, les fautifs, ils étaient chez eux.

La France est un pays que les étrangers ont fait

L'Université Populaire se veut un outil permanent :

Au service d'une meilleure compréhension des grandes évolutions et phénomènes de société

Au service des habitants du quartier favorisant l'échange et l'écoute dans la convivialité

Au service de l'action des habitants

L'Université Populaire est un lieu de confrontation d'idées afin de construire « du commun » à partir de nos différences en prenant en compte les rapports de pouvoir et de domination.

L'Université Populaire s'inscrit dans l'histoire du territoire pour réaliser ces objectifs l'Université Populaire se donne pour mission :

d'accompagner l'émergence de la demande des habitants en recueillant les avis, les besoins, en les organisant et en permettant de construire des réponses à des questions identifiées.

de transmettre et renouveler les savoirs issus de l'expérience des habitants, des acteurs du quartier et les croiser avec les savoirs universitaires.

▶ de renforcer la liberté d'expression et de développer l'esprit critique en favorisant la confrontation des idées, en créant des espaces de débat et de conflit dans le respect de chacun.

▶ de favoriser la créativité.

▶ de travailler les questions dans la durée.

L'Université Populaire n'est pas une École comme les autres. Elle ne propose pas uniquement des cours, des conférences savantes mais s'appuie sur l'expression des citoyens. Les contenus et les méthodes sont conçus par les habitants.